



HAL
open science

Stratégies illocutoires dans the romance of Sir Degrevant

Hélène Dauby

► **To cite this version:**

Hélène Dauby. Stratégies illocutoires dans the romance of Sir Degrevant. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.325-337. hal-04683494

HAL Id: hal-04683494

<https://hal.science/hal-04683494v1>

Submitted on 2 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hélène Dauby
Université de Paris IV

Stratégies illocutoires dans *The Romance of Sir Degrevant*

La popularité des romans en vers, *romances*, tient à leur rythme. Les aventures s'y succèdent sans répit, les strophes nerveuses s'enchaînent sans relâche. Chaucer s'en est moqué en parodiant le genre dans son conte de « Sir Thopas », mais c'est cette inlassable vivacité qui fait le charme des meilleurs romances. Je me propose de montrer ici comment l'action dans *The Romance of Sir Degrevant* est essentiellement provoquée ou modifiée par le discours des personnages, quand leur dire est faire.

Résumé

Le roman nous est parvenu dans deux manuscrits : l'un de la cathédrale de Lincoln (A.5.2, 130-138v), l'autre de la Cambridge University Library (Ff.i.6, 96r-109v). Ils sont édités vis-à-vis pour la Early English Text Society (Original Series, 221) par L. F. Casson (Oxford University Press, 1949 [pour 1944], reproduit en 1970). Le manuscrit de Lincoln est le « Thornton manuscript », copié aux environs de 1430. Celui de Cambridge date du milieu du XV^e siècle. Mes citations sont extraites du manuscrit de Cambridge, grammaticalement, stylistiquement plus correct mais surtout sans les lacunes de celui de Lincoln.

L'histoire est simple, encore qu'elle entrelace plusieurs thèmes du folklore et de la littérature romanesque.

Le roman s'ouvre avec le portrait de Sire Dégrevant, chevalier de la Table Ronde, peut-être neveu d'Arthur, peut-être identifiable à

Agrevain (D'Agravain, Dégrevant). Il est en tous cas et sans conteste un chevalier accompli, aussi habile à jouer de la harpe, à chanter qu'à chasser le gros gibier ou au faucon (strophe III) — mais obstinément célibataire (61-4).

Alors qu'il guerroyait en Terre Sainte contre les païens, une lettre (strophe VII) envoyée par son sénéchal, l'avertit que son voisin, un comte puissant et vaniteux — le comte de Chypre (Sir Sere of Cypirs), a chassé sur ses terres, massacrant non seulement le gibier mais aussi les garde-forestiers. Le chevalier Dégrevant revient défier le comte et exiger réparation. Son armée met en fuite celle du comte qui se réfugie dans son château. Dégrevant l'assiège et lance un second défi. La comtesse et sa fille Mélidore implorent Sire Dégrevant.

Sire Dégrevant et Mélidore tombent aussitôt amoureux l'un de l'autre (strophe XXX). L'écuyer de Dégrevant lui promet son aide et ils réussissent à s'introduire dans le château. Dégrevant déclare son amour à Mélidore. La suivante de celle-ci aide Dégrevant dans ses visites amoureuses et lui apprend que le duc de Guerle (Guerdre dans les Pays Bas actuels ?),¹ prétendant officiel de Mélidore, est attendu pour un tournoi.

Après échange de défi et contre-défi le duc, vaincu par Sire Dégrevant, abandonne la place.

Dégrevant est somptueusement accueilli par Mélidore dans sa propre chambre — mais la jeune fille refuse de se donner avant le mariage. Cependant elle l'assure de son amour et Dégrevant prête serment. Ces chastes visites durent un an. Dégrevant finit par être aperçu, dénoncé. Il déjoue une embuscade. Mélidore, soutenue par sa mère, obtient de son père la réconciliation avec Sire Dégrevant.

Une lettre de Mélidore à Dégrevant lui annonce cette réconciliation et l'invite à revenir. Le comte l'accueille par des paroles de bienvenue et lui promet Mélidore. Le mariage est célébré en grande pompe. Dégrevant et Mélidore vivent trente années de bonheur,

¹ Et notons que dans l'église des Cordeliers à Nancy, on trouve le gisant de Philippa de Gueldre, femme de René II.

jusqu'à la mort de Mélidore : Sire Dégrevant repart, alors, pour la Terre Sainte où il meurt au combat.

Structure métrique

The Romance of Sir Degrevant compte 120 strophes de 16 vers chacune dans le plus complet de nos deux manuscrits. Les strophes se composent de quatre quatrains, chacun de trois vers monorimes d'environ sept syllabes suivis d'un vers plus bref, de cinq syllabes : la rime de ce dernier lie entre eux les quatre quatrains. Je prendrai pour exemple la strophe XLIV :

Syr Degriuaunt withouten lett
 In an aley he hyr mete
 And godlyche he hyr gret,
 Pat wortpelych wy3th,
 And seyð : "Corteys lady and fre,
 Jhesu saue þe and see !
 Þi seruant wold I be,
 My trou3th I þe ply3th
 I wold spek, hadd I space,
 Preuely in a place.
 Myn lyff ys loken in þi grace,
 Pou worpilych wy3th."
 Þe byrd was gretely affraid
 But napeles hoo was wel paid :
 He was so ryally arayd,
 Pat commolych kny3th (689-704)

(Sire Dégrevant sans encombre / Dans une allée l'aborda / Et courtoisement la salua, / Elle, la noble dame. / « Aimable et gente dame, dit-il, / Que Jésus t'ait en garde ! / Je voudrais être ton chevalier, / Je t'en fais le serment. / Je voudrais si possible, / Te parler seul à seule. / Ma vie dépend de ta grâce, / Ô noble dame ! » La jeune fille fut effrayée / Et néanmoins très flattée : / Il avait si royale allure, / Ce beau chevalier !)

Les quatrains changent de rime : [et], [e:], [æ:s], [ejd], mais leur quatrième vers, plus bref, répète la même rime [içt].

Discours oraux et écrits

Les dialogues occupent plus de la moitié du volume de notre roman. Sur les 120 strophes, 64 sont de dialogue, 3 concernent des messages écrits — le récit occupe les 53 autres strophes.

Le roman est soigneusement construit. La structure de la première strophe : prière suivie de récit, est reprise, inversée, dans la dernière : fin du récit suivie de la prière clôturant le poème. Nous trouvons l'envoi d'une lettre sept strophes après le début du poème (strophe VIII, vers 121), un autre envoi de lettre sept strophes avant la fin (CXIII, 1793). Les scènes de combat alternent avec les scènes d'amour et les deux thèmes apparaissent au centre du roman où Sire Dégrevant triomphe par deux fois dans un tournoi dont la belle Mélidore est le prix : les descriptions de l'affrontement (LXX-LXXXV) sont suivies par celles des appartements où Mélidore accueille et fête le vainqueur (LXXXV-XCVIII).

La construction des dialogues est aussi méthodique. Les échanges se font entre maître(sse) et suivant(e) : Sire Dégrevant et son écuyer, Mélidore et sa suivante, Dégrevant et cette suivante, qui épousera l'écuyer à défaut du chevalier Dégrevant. Entre Mélidore et ses parents. Entre Dégrevant et ses adversaires : le comte, père de Mélidore, et le duc, promis en mariage à Mélidore. L'intrigue et le jeu des personnages sont de géométrie simple et symétrique. Les coups de la partie sont souvent déclenchés par la parole.

Ces énoncés illocutoires sont les ordres, les défis guerriers, les demandes amoureuses.

Ordres

Les ordres sont relativement rares, et tournent à la description. (La précision des descriptions de vêtements, d'armes, etc. devait retenir l'attention des Pré-Raphaélites et de William Morris, qui publia le roman.) Ainsi Dégrevant ordonne à deux de ses chevaliers de l'accompagner chez son adversaire le comte (LXXV, 1189-1200) :

“Ha dyzt 3ow on stedus
 In two damysel wedus
 For I wol found in my nedus
 As fast as I may.
 Tak eþer of 3ow a spere
 Boþe of pes and of were.
 Greyþ myn hors on hor gere
 And lok þat þei be gay ;
 Pat þey be trapped a get,
 In topteler and in mauntelet
 In a fyn violet
 And makes no delay.”

(Soyez prêts et en selle / Equipés en damoiseaux / Car je veux tenter ma chance / Aussi vite que possible. / Prenez chacun une lance / A pointe mouchetée et à pointe fatale, / Harnachez mes chevaux / Qu'ils aient belle allure, / Bien caparaçonnés / De la tête à la croupe / De fine étoffe violette, / Et dépêchez vous.)

Même souci du détail quand Mélidore, accueillant Sire Dégrevant vainqueur, ordonne de faire du feu — un feu de sapin (LXXXVIII, 1393-96).

Demandes amoureuses

Reprenons la strophe XLIV citée ci-dessus. Faiblesse ou astuce, le quatrième vers et le douzième sont presque identiques. Ce vers (*Pat wortþelych wyzth*) est une formule, devenue banale, mais sa répétition ici, d'abord employée par le narrateur puis reprise par le héros du roman, convainc l'auditeur / lecteur de la noble beauté de la dame. Chaucer, lui aussi, mais pour un effet ironique, répète le qualificatif de *worthy* pour les personnages de ses *Contes* appréciés par Chaucer-le-pèlerin. Si le vers bref clôturant le deuxième quatrain est une autre formule, le dernier vers de la strophe suggère l'intérêt naissant de la jeune fille pour le beau chevalier. La déclaration de Sire Dégrevant est habilement située : après les formules polies de salutations, la déclaration d'amour (695, 699) encadrant une demande de rendez-vous (697-698).

Cette strophe illustre l'art des bons romances : l'utilisation intelligente, inventive, des formules traditionnelles. Elle est typique aussi de la stratégie illocutoire. Après les mots de salutation plutôt passe-partout et remplissant une fonction presque entièrement phatique — assurer le lien entre locuteur et partenaire — nous avons l'expression de vœux qui engagent les deux interlocuteurs : offre de services amoureux, demande de rendez-vous.

Défis

Plus nombreux sont les défis. Le comte a ravagé les terres de Sire Dégrevant parti pour la Croisade. Le chevalier revient en hâte, envoie son écuyer demander réparation. Le passage est intéressant en ce que le narrateur note l'attitude de l'écuyer-messenger, à la fois respectueux de l'étiquette, prudent et résolu (XII, 177-82).

þe squier nolde down lyght
 Bot haylis this Eorl opon hyght
 And sethens barown and kynnyght
 With wordes full wise.
 He held the lettre by the nooke
 And to þe Eorle he hit toke.

(L'écuyer sans descendre de cheval / Salua le comte d'une voix forte / Puis les barons et les chevaliers, / Pesant bien ses mots. / Il tenait la lettre par un coin / Et la remit au comte.)

Le dialogue qui suit oppose le sage commentaire de l'écuyer et les réactions de colère du comte.

Autre exemple de défi : vainqueur au tournoi qui l'opposait au duc, ami du comte, Sire Dégrevant vint réclamer sa récompense — la belle Mélidore. Le défi qu'il lança suscita chez le duc un contre-défi, une sommation de duel (LXXVII, 1217-32).

And rydes vp to þe des
 As þei were seruid of her mes ;
 To Mayd Myldor he ches
 And chalangys þat fre
 þe Duk sterte vp an hyzt :
 « Here me trouþe Y þe plyzt :
 I shal deliuer þe þis bryzt,

To-morow shalt þou se.
 By-twene vnderun and prime,
 Loke at þou come at þat tyme :
 O[u]þer swowne shal i[n] sweme,
 þe lady shal i-se.
 And trewly with-outen les
 Þou shalt be seruid or I sess
 Boþe of werre and of pess
 Of ayþur, cours þre. »

(Et [Dégrevant] chevaucha jusqu'à la table haute / Où ils prenaient leur repas ; / Vers la jeune Mélidore il alla / Et il exigea la noble demoiselle. / Le duc se redressa en criant : / « Ici je t'en fais le serment, / Je m'engage à te remettre cette belle, / Demain comme tu le verras. / Entre matines et l'heure de prime, / Veille à venir ponctuellement : / L'un de nous devra disparaître, / La dame verra lequel. / Et en vérité, sans mentir, / Tu auras ton dû, moi vivant, / A pointe fatale et à pointe mouchetée / En trois combats de ces deux modes.) »

Termes d'adresse et vouvoiement

L'emploi des termes d'adresse et des pronoms personnels n'a rien d'exceptionnel.

Le chevalier Dégrevant et son écuyer n'utilisent pas de titres l'un envers l'autre, mais le chevalier tutoie l'écuyer, l'écuyer vouvoie le chevalier. Ils forment une paire de compagnons, une paire amicale — d'où la conclusion d'agir ensemble, *we* (LXVI-LXII). La situation est la même entre la noble Mélidore et sa *maiden*, « suivante » et non pas servante puisqu'elle est exactement parallèle à l'écuyer (XLIX-L) — mais la suivante tutoie Mélidore quand elle lui transmet le message d'amour de Dégrevant, probablement pour souligner l'intimité de son rôle (LXI-LXII). Contrairement à l'écuyer à l'égard de Sire Dégrevant, la suivante commence ses tirades à Mélidore par un titre respectueux : *Meydame* (781-801), même quand elle transmet le message d'amour et qu'elle tutoie Mélidore (981). Mélidore, de son côté, appelle sa suivante *Damesel* (L), ce qui confirme le noble statut de cette *maiden*. *Damesel* est aussi le titre donné par Dégrevant à cette même suivante (LIX).

Mélidore est appelée *damesele* par son père, le comte, dans le jugement final et solennel de réconciliation (1789). Le titre donné à Mélidore par Sire Dégrevant est différent selon nos manuscrits : c'est *damesell* dans le manuscrit de Lincoln (718) et *Medame* dans celui de Cambridge, où le tutoiement dans le premier contexte et le vouvoiement dans l'autre marquent la différence de connotation :

Lincoln : Damesell, if it be þi will
I grant wele I hafe done ill

(« *Demoiselle pour te satisfaire / J'avouerai que j'ai mal agi.* »)

Cambridge : Medame, yf hit be 3our wyll
I graunt I have done yll

(« *Madame pour vous satisfaire / J'avouerai que j'ai mal agi.* »)

Le chevalier s'est, en effet, caché dans le jardin de Mélidore pour la surprendre au détour d'une allée (comme plus tard le duc de Buckingham et la reine Anne d'Autriche dans le parc de l'évêché d'Amiens — mais moins courtoisement, semble-t-il.) Dans le manuscrit de Lincoln, l'adresse et le tutoiement suggèrent la jeunesse ; dans celui de Cambridge, l'adresse et le vouvoiement marquent la déférence. Le manuscrit de Lincoln comme celui de Cambridge emploie, dans la strophe suivante (XLVI), le vouvoiement : ce n'est pas que Cambridge ignore ici le tutoiement, tout au début, quand Sire Dégrevant adresse pour la première fois la parole à Mélidore, les deux manuscrits s'accordent sur le tutoiement.

Deux vers contigus dans le manuscrit de Lincoln (1549-50) semblent entrechoquer tutoiement et vouvoiement :

For-thi, sir, halde the styll
Till 3e gete my fadirs wyll.

(*Reste donc sage, sire chevalier, / [Jusqu'à ce ce que vous obteniez le consentement de mon père =] Jusqu'au consentement de mon père*)

— contraste d'autant plus surprenant que le vouvoiement emplit la strophe entière. Faut-il lire *halde ye* au lieu de *halde the*, fruit d'une mauvaise lecture d'un *y*, pris pour un *thorn* (*ye > þe > the*) ? Ou plutôt conclure à un mélange de tutoiement (fin de XCVI) et de vouvoiement (XCVII) dans le manuscrit de Lincoln, tandis que Cambridge, plus homogène, ne présente ici que le tutoiement, naturel puisque Mélidore

partage l'amour de Dégrevant bien qu'elle refuse, temporairement, de partager son lit.

Faut-il voir dans le mélange de tutoiement et de vouvoiement une simple latitude grammaticale ? On aurait affaire à une période de transition entre l'état vieil-anglais où seul régnait le tutoiement et l'état moderne où seul subsiste le vouvoiement. On peut aussi, sans exclure l'interprétation linguistique, détecter des nuances interlocutoires. Les premiers mots de Sire Dégrevant à Mélidore lors de leur première entrevue sont plein d'élan, de jeunesse, de franchise. Ils entraînent le tutoiement. Mélidore répond en tutoyant le chevalier — mais le tutoiement exprime alors la colère hautaine de la demoiselle surprise en son jardin par un intrus, qui va se nommer et se révéler ainsi l'ennemi personnel du comte son père.

Tutoiement et vouvoiement permettent d'autre part de souligner la hiérarchie. Nous l'avons constaté à propos du chevalier et de son écuyer. Nous le constatons quand le duc tutoie le comte (1038-1042), le comte le chevalier (1813) et bien sûr le messager de celui-ci (186). Il tutoie sa fille (1738) mais la comtesse vouvoie son époux (1770).

Serments et jurons

Le verbe français *jurer* comme l'anglais *swear* a les deux sens d'engager son honneur et de proférer des imprécations.

Le comte de Chypre, dans notre roman, est violent, coléreux, et il jure dès qu'il est contrarié. Quand il reçut la lettre du chevalier lui demandant le dédommagement des ravages qu'il avait commis sur ses terres,

Than the Eorl was wroth
And swor many a gret owth (209-10)

(Alors le comte devint furieux / Et se répandit en jurons).

Même attitude quand sa fille avoua son amour pour Sire Dégrevant :

Pan the 3orle was wode
And swor be bonus and blode (1753-554)

(Alors le comte devint furieux / Et jura corbleu, sacrebleu).

Les jurons invoquant le corps du Christ prolifèrent aux XIV^e et XV^e siècles. Leur prolifération correspond peut-être à l'importance prise, d'une part, par le dogme de la présence corporelle du Christ dans l'eucharistie et, d'autre part, par la dévotion au corps souffrant du Christ dans sa Passion. L'Eglise mit tous ses efforts à condamner et à éradiquer l'emploi de tels jurons.

Dans notre roman, les jurons du comte, *wyth his brag and his bost* (264 « avec sa jactance et ses cris »), forment contraste avec l'engagement religieusement exprimé du chevalier, revenu de Terre Sainte pour sauver ses biens :

Ʒan Syr Degreuant syght
 And by-held the heven vp-an hyght :
 “Jhesu saue me in my right
 And Mare me spede !
 And y schall yeff god a vow :
 Som of vs schall hyt row,
 Hyt schall not be for his prow,
 And y may right rede.” (XV, 225-32)

(Alors Sire Dégrevant soupira / Et leva les yeux vers le ciel : / Que le juste Jésus me sauve / Et Marie me protège ! / Et je m'engage devant Dieu : / L'un de nous doit en souffrir, / Ce ne sera pas pour son bien / Si je pense juste »).

Ma traduction efface la répétition de *schall* qui souligne le non-retour du *vow*, de l'engagement que prend Sire Dégrevant. J'ai conservé la structure encadrante de *right* « juste », qui souligne le bon droit du chevalier pillé.

On trouve un semblable contraste à la strophe CI. La strophe commence par l'engagement vantard du Connétable :

Ʒe Duk louzh him to scorun,
 Hys oþ heyly has i-sworun :
 “He shal a-bye to-mowrun,
 Syre, for þi sake.” (LXVII, 1069-72)

(Le duc eut un rire méprisant / Et il jura à voix très forte : / « Il recevra demain son dû, / Notre amitié l'exige »).

Plus loin les engagements du duc deviennent des regrets, non sans ironie. Le duc a reçu un tel coup de lance de Sire Dégrevant qu'il a dû vider les étriers.

Þe duck swore by gret God of heven :

“Wold my hors go euene,
3et wold I sett all on seuen

For Myldor þe swet.” (LXXXI, 1293-96)

(Le duc jura par le Dieu du Ciel : / « Si mon cheval voulait marcher droit, / Je voudrais relancer les dés / Pour Mélidore la belle. »)

Plus sérieux sont les engagements des vrais amoureux. On se rappelle la déclaration de Sire Dégrevant à la belle Mélidore (XLIV, 695-96) :

Þi seruant wold I be,
My trou3th I þe ply3th.

Les deux vers énoncent deux notions-clés de l'amour affiné : le service de la dame, dont l'amoureux devient le « chevalier-servant » — le français a conservé l'expression, en la teintant d'ironie ; et l'engagement sur l'honneur. La notion de *trou3th* englobe sincérité, fidélité, authenticité. Un peu plus loin Dégrevant révèle son identité et répète son engagement :

Hyt is I, Syr Degryuaunt.
And hit wer 3our auenaunt,

I wold be 3our seruant

As Y am trew kny3th. (XLVI, 729-32)

(C'est moi Sire Dégrevant. / Avec votre agrément / Je veux être à votre service, / Foi de chevalier [littéralement : aussi vrai que je suis un authentique chevalier].)

Trew, *trou3th* réfèrent à la qualité maîtresse de l'idéal médiéval. *Ply3th* en vieil-anglais signifie « danger » mais il a pris en moyen-anglais le sens d' « engagement », peut-être par contamination sémantique de l'emprunt au français *plege*, *pledge*. Le vers *My trou3th I þe ply3th* est souvent une déclaration d'amour, d'où le participe *troupe-ply3th* utilisé par la suivante de Mélidore pour désigner le couple amoureux qu'elle forme avec l'écuyer :

He and i ys troupe-ply3th

My housbond to be. (LXI, 971-72)

(Lui et moi nous nous sommes promis / Qu'il serait mon mari).

La foi échangée n'est-elle pas au cœur du français « fiancé » : foi donnée, confiance mutuelle ? La promesse, cependant peut porter sur d'autres préoccupations. Mélidore fait promettre à Dégrevant de ne pas coucher avec elle avant que son père ne donne son autorisation à leur mariage.

Þo kny3t sentus þer-tylle

And trouþus þei ply3th

And whan here trouþus was ply3t,

Þan here hertus were ly3th. (XCVII, 1551-XCVIII, 1554)

(Le chevalier y consentit, / Ils se le promirent. / Une fois les promesses données, / Ils se sentirent le coeur léger.)

Le premier vers de XCVIII [1553] reprend le dernier de XCVII [1552]. L'échange scelle des négociations. Sire Dégrevant achète littéralement la complicité de la suivante en lui offrant de l'argent (donation écrite en bonne et due forme) et en lui donnant son écuyer en mariage. Le même vers formulaire est employé : *Whan here trouþus were ply3th* (LVI, 889).

L'expression, à force d'être employée, n'est plus élément de récit mais procédé rhétorique : le locuteur souligne par elle la véracité de son assertion. La comtesse cherche à limiter les dégâts de la vengeance de Sire Dégrevant

And seyth : "Sire knyghte cheualerus,

Þou art a man marvelous,

My troth Y the plyght." (XXVII, 422-423)

(« Chevaleresque seigneur, dit-elle, / Tu es homme exceptionnel, / Je te le jure »).

Ainsi s'usent les mots : leur force illocutoire devient simple rhétorique.

Une autre formule d'engagement solennel est *an honde I þe hete* « Je te le promets [la main] dans la main » (848, 1288). L'expression est intéressante en ce qu'elle associe discours et gestuelle. Dans le

« Conte du Franklin », de Chaucer, l'amoureux rappelle à Dorigène sa promesse imprudente :

For, madame, wel woot what ye han hight —
 Nat that I chalange any thyng right
 Of yow, my sovereyn lady, but youre grace —
 But in a gardyn yond, at switch a place,
 Ye woot right wel what ye bihighten me
 And in myn hand youre trouthe plighen ye
 To love me best — God woot, ye seyde so,
 Al be that I unworthy am therto. (*The Canterbury Tales* V, 1323-30)

(Vous vous rappelez, Madame, votre promesse — / Oh ! je n'exige de vous rien comme chose due, / Chère souveraine, mais j'implore une grâce — / Dans un jardin, là-bas, à tel endroit, / Vous m'avez fait une promesse, n'est-ce pas ? / Vous vous êtes engagée, votre main dans la mienne, / A m'aimer d'amour — ce sont vos propres mots, / Bien que je sois indigne d'un tel bonheur.)

On trouve le même décor, du jardin ; le même vocabulaire respectueux : « Madame », ou érotico-politico-religieux : « j'implore une grâce » ; et les mêmes expressions signifiant l'engagement solennel : *And in myn hand youre trouthe plighen ye*, « Vous vous êtes engagée, votre main dans la mienne ».

Conclusion

The Romance of Sir Degrevant se lit avec agrément, à cause de ses aventures variées mais sans dispersion, pittoresques mais sans merveilleux, du suspens habilement ménagé et du très habile dosage du récit et des tirades. Celles-ci participent à l'action, tout en reprenant les motifs et les expressions traditionnels des combats et de l'amour affiné. Les engagements, militaires ou amoureux, appellent des formules illocutoires, nullement originales mais utilisées avec efficacité.